

## Quel cinéma !

Et même si l'on a au fil du temps perdu du goût pour le cinéma au profit de la lecture, le 7<sup>e</sup> art reste fascinant. Il le fut dès la première fois que l'on a vu bouger des images, sans aucun doute dans l'une des séances que donnait le ski-club des Charbonnières à ses membres O.J. Alors officiait le grand maître des cérémonies, Hubert Lugrin, qui projetait en plus des films classiques de Laurel et Hardy et autres Charlot, ceux qu'il avait lui-même produits. Et en couleur. On y voyait d'interminable concours de ski-joëring, des concours de saut à la Palestine, le village sous la neige, et puis bien sûr une Palestine, avec là aussi des concours, mais plus encore le défilé de toute la population. On se reconnaissait, on s'exclamait, on vivait. C'était vraiment formidable, avec un grand bruit de souliers de ski sur le plancher de la salle.



La grande salle où se tenaient nos séances. Il paraît qu'ils vont nous la démolir. Que faut-il en penser ?

Quant aux Charbonnières, dans le local des sociétés, Rémy Rochat précise qu'« il a pu y avoir des séances de « grand cinéma », mais il y a eu surtout des séances organisées par le ski-club. C'était des films que l'on faisait venir de la Centrale du film à format réduit à Berne, du 16 mm donc, principalement des Laurel et Hardy. Il y avait aussi des films super-8 réalisés par Hubert Lugrin, du Lieu, que j'ai pu récemment archiver en DVD, tout cela fort émouvant, parce que vécu. »<sup>75</sup>

Rémy Rochat raconte

Cinéma... quels souvenirs!

C'était un Walt Disney, *Désert vivant*, un classique du célèbre réalisateur. Aux Charbonnières, notre « régent » nous en avait fait la réclame en classe, pour que bientôt nous allions tous en train au Sentier, « à la capitale ». Mais, ô malheur, dont il nous est resté le goût amer dans la bouche, la salle était pleine. Plus une place, ni sur ces strapontins qui faisaient du bruit, ni dans les couloirs, où l'on avait mis quelques chaises supplémentaires. Il avait fallu ressortir, penauds un maximum, et attendre dans la solitude désertique du village ceux qui avaient su trouver une place à temps. Ce fut une déception terrible, un coup au cœur en même temps qu'une humiliation. Chose étonnante, ce souvenir restera à jamais lié à ces images de la démolition de l'Hôtel-de-Ville, qu'on allait reconstruire soi-disant plus beau qu'avant.

Mon autre grand souvenir concerne nos séances de village. C'était plus proche sans doute, plus convivial. Avec plus de bruit, plus d'excitation encore quand il s'agissait d'attendre que les lumières s'éteignent et que la séance enfin commence, ô magie. Et nous étions tous là, serrés les uns contre les autres, avec la présence au milieu du couloir de l'opérateur, grande et noble figure qui elle seule allait pouvoir nous offrir de nous en mettre plein la vue!

On avait, tout au début, entendu des grésillements, puis vu, projetés sur l'écran, des rectangles noirs, des chiffres mystérieux, mais surtout ces grands traits, en long, en large, en travers, avec des points blancs. Et puis bientôt... le titre! Et comme de juste, c'était un Laurel et Hardy, que nous avions déjà vu trois fois, mais qui ne nous entraînait pas moins dans une cascade de rires. « Va y avoir de la bagarre! », c'était la phrase désormais mythique de ce brave Laurel.

Et il y avait le bruit du moteur, le cliquetis des roues dentées, celui des bobines et de la pellicule qui s'y déroule et s'enroule, suivi parfois d'un petit claquement sec prouvant de manière indéniable qu'elle avait soudain cassé. Lumière! Ce n'était l'affaire que de dix petites minutes.

Quel cinéma! Et quelle déception aussi quand le dernier bout de la pellicule avait quitté la première bobine pour maintenant tourniquer encore un peu dans la seconde. Il nous semblait alors que l'on avait perdu quelque chose, qu'une porte s'était refermée.

Le cinéma, oui, c'était cela. Cette plénitude si conséquente qu'elle allait nous donner des souvenirs pour le restant de notre vie.

